

« La littérature, c'est le pays des autres »

Avec « J'emporterai le feu », Leïla Slimani clôt sa trilogie marocaine d'une magistrale façon. On quitte tous ses personnages attachants avec une pointe de regret et la certitude de ne pas les oublier.



J'emporterai le feu
★★★★☆
LEÏLA SLIMANI
Gallimard
430 p., 22,90 €
ebook 14,99 €

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

C'est une formidable saga, que cette trilogie du *Pays des autres*. Elle nous a emportés de 1947 jusqu'à 2022. Comme une histoire du Maroc à travers la famille Belhaj. Mathilde la Française qui a épousé Amine, qui a une terre aride près de Meknès, dont ils font une ferme prospère. Leurs enfants Aïcha et Selim, la sœur d'Amine, Selma, le mari d'Aïcha, Mehdi, et leurs deux filles Mia et Inès. *J'emporterai le feu* est le dernier volume de la fresque. Si Amine, Mathilde et Selma sont toujours présents, on y voit surtout Aïcha, devenue gynécologue, son mari Mehdi, président du Crédit commercial du Maroc, et leurs deux filles, Inès la cadette, qui deviendra aussi médecin, et Mia, l'écrivaine qui est la narratrice de l'épopée. Le mot épopée n'est pas fortuit. Il s'agit bien d'événements héroïques sinon sublimes même s'ils ne sont que concentrés dans la famille. Car s'il n'y a pas, dans ce dernier opus, de duels, de bagarres retentissantes, de rebondissements de feuillets, la violence est omniprésente, celle du carcan de la société et de la tradition, celle de la famille, celle de la politique. Leïla Slimani était à Bruxelles ce mardi. Rencontre.

Etes-vous soulagée d'avoir fini votre trilogie ou déçue de quitter les personnages avec lesquels vous vivez depuis huit ans ?

Je ne les ai pas quittés, non : ils sont avec moi. La preuve, j'en parle avec vous. Je vais rencontrer des lecteurs pendant encore plusieurs mois, et je vais adapter les romans en série télévisée, dont j'écris le scénario.

Cette trilogie comprend des éléments de la vie de votre famille et des éléments issus de votre imagination. Comme vous l'écrivez dans le livre, vous ne vous êtes pas contentée de vous regarder dans un miroir, vous l'avez traversé. C'est ça, être écrivain ?

Je n'ai pas la prétention de dire ce que c'est qu'être écrivain. Ce qui est beau dans l'écriture, c'est qu'on est libre de définir sa propre manière de faire de la lit-

térature. Et c'est pour cela que la littérature est un art extraordinaire : elle n'est jamais définie à l'avance. Chaque personne, en écrivant un roman, redéfinit ce qu'est la littérature. Donc je suis incapable de dire ce que c'est qu'être un écrivain. Mais je sais que pour moi, en tout cas, ça demande de la capacité à déployer une forme d'imagination, à laisser s'exprimer un monde intérieur où se mélangent le rêve, la fiction, le fantasme et une part de réel et d'observation.

La trilogie s'appelle *Le pays des autres*. Quel est ce pays ?

C'est plutôt un sentiment qu'un lieu. C'est le sentiment de vivre dans un endroit dont on n'a pas les clés, où on a l'impression que ce sont les autres qui décident, qui font la loi, qui dominent. Mais c'est aussi peut-être une métaphore de la littérature qui est d'abord et avant tout le pays des autres, le pays de l'altérité dans ce qu'il a de plus extraordinaire, de plus fascinant et de plus insaisissable.

Et qui est-on dans ce pays ? Mehdi dit dans le roman qu'on n'est jamais que ce que les autres pensent de soi.

C'est une question centrale de la littérature depuis Tolstoï. Comment les autres nous transforment ? Peut-on rester soi-même tout en vivant avec les autres ? La tension entre soi et les autres est une question constitutive de la littérature. Mehdi essaie de dire à ses filles : le plus important, c'est ce que vous êtes à l'intérieur de vous, ce sont vos convictions. Mais au moment où il le dit, il n'y croit pas vraiment parce qu'il sait que dans la vraie vie, on est beaucoup l'otage du regard que les autres portent sur nous. Cette question du soi, le soi intérieur et le soi qui se donne à voir, est aussi une question centrale du livre.

Dans le premier volume de la trilogie, la petite Aïcha demande à son père : qui sont les bons et qui les méchants ? Mais votre vision n'est pas manichéenne.

Non, c'est quelque chose effectivement, qui ne fait pas partie de ma manière de voir le monde. J'ai abrité plusieurs récits en moi et j'étais capable de passer d'un côté et de l'autre, tout en me rendant compte que ce qui était vérité d'un côté devenait mensonge de l'autre. J'ai appris que tout était beaucoup plus flou que ce qu'on nous donnait à penser. Et c'est pour ça aussi que tous mes romans sont construits comme des polyphonies. Parce que non seulement il n'y a pas de bons et de méchants, mais il n'y a pas de vérité absolue.

C'est parce qu'il n'y a pas de vérité absolue que Mia, qui écrit l'ensemble, ne dit pas « je » et laisse à chacun sa propre voix ?

Exactement. Mia est dans un moment de crise existentielle, de perte de repères, de perte de mémoire et elle va chercher quelque chose dans son passé. Pas au sens d'une enquête où on cherche des indices pour tenter de reconstituer une vérité. Elle va plutôt essayer de ressusciter des voix. Elle a besoin de les entendre, cette confusion de voix à l'intérieur d'elle-même, qui forment comme une polyphonie, presque un brouhaha. Elle se rend compte qu'elle abrite une multitude, un passé constitué par plein de personnalités différentes. Ça ne lui donne pas une réponse à la question de la vérité, mais au fond, tant mieux. Vit-on plus heureux ou plus près de la vie quand on a des réponses affirmées, que dans une forme de tremblement, de confusion qui fait certes que la vie paraît plus difficile à vivre, mais aussi qu'elle est plus intense, plus fragile, plus belle.

A travers ces trois romans, vous faites



Pour Leïla Slimani, « l'identité, c'est quelque chose qui se vit, qui se ressent, qui s'incarne, qui s'invente et qui est mouvant ». © FRANCESCA MANTOVANI.

un portrait de votre Maroc.

Je pense que c'est de ça qu'on a besoin aujourd'hui dans le discours sur l'identité : accepter que l'identité n'est pas quelque chose qui doit arriver d'en haut, sous la forme d'une injonction : "voilà comment être français ou marocain". Non, l'identité, c'est quelque chose qui se vit, qui se ressent, qui s'incarne, qui s'invente et qui est mouvant. Chaque personne a une manière différente d'être marocain ou d'être français. Et c'est ce qui fait d'ailleurs la beauté d'une identité, c'est justement sa plasticité et sa diversité.

Mia écrit des lettres à la jeune fille qu'elle aime et dit : « Écrire, c'est presque mieux que d'être avec elle. » Mais, plus tard, elle dit aussi que les livres la tiennent à distance de la vie. C'est votre sentiment ambigu vis-à-vis de la littérature ?

Les deux vont ensemble. Plus vous investissez dans le monde de la fiction, plus vous vous détachez de la vraie vie qui vous paraît de plus en plus fade. Vous avez l'impression que le monde de la fiction est un monde plus vrai, plus fort, plus juste aussi, où en tout cas, les choses peuvent se dire de manière plus précise. Les deux vont ensemble d'une

certaine façon. C'est comme une sorte de passion qui devient tellement dévorante qu'elle vous amène au bord d'une forme de folie, ou en tout cas d'incapacité à vivre.

Votre dernière phrase c'est : « Il n'y a que dans les livres que l'innocence existe. » Qu'est-ce que signifie ?

Qu'il n'y a que dans les livres qu'on peut accéder à une intériorité et à une telle complexité que l'innocence est à nouveau possible. Vivre, se confronter, faire des choix, être jeté dans le monde, fait que nous sommes parfois injustes, amenés à être « coupables ». On sait au fond de nous que l'innocence est un monde qu'on a laissé loin derrière soi. Mais par le fait de l'écriture, peut-être peut-on à nouveau embrasser l'intériorité humaine, peut-être une innocence est-elle encore possible. Et puis tout simplement, dans les livres, on n'a pas de corps, en tout cas pas un corps de la même manière que vous et moi. Les personnages de roman sont éternels, ils ne meurent jamais. Anna Karénine ne mourra jamais. Et peut-être qu'il n'y a que les personnages de roman qui peuvent être innocents parce qu'ils n'ont pas un corps qui peut mourir, qui peut blesser et qui peut être blessé. C'est une forme d'innocence qui vient du langage.

A la fin de cette trilogie. Vous avez l'impression d'avoir emporté le feu ? J'ai pris le flambeau, j'ai raconté cette histoire et maintenant ce feu, je dois le transmettre à d'autres.

Leïla Slimani

1981 Naissance à Rabat (Maroc) le 3 octobre. Son père est banquier et haut fonctionnaire marocain, sa mère est médecin ORL.

1999 Baccalauréat au lycée Descartes à Rabat.

2004 Diplômée de l'Institut politique de Paris.

2008 Journaliste à *Jeune Afrique*. Epouse Antoine d'Engremont. Un garçon de 13 ans aujourd'hui et une fille de 7 ans.

2013 Atelier d'écriture de Jean-Marie Laclavetine.

2014 Premier roman : *Dans le jardin de l'ogre*.

2016 *Chanson douce*. Prix Goncourt.

2017 *Sexe et Mensonges : La Vie sexuelle au Maroc*.

2020 *La guerre, la guerre, la guerre*, premier tome du *Pays des autres*.

2021 *Le parfum des fleurs la nuit*. Dans la collection *Ma nuit au Musée*

2022 *Regardez-nous danser*, deuxième tome de la saga.

2024 Installation à Lisbonne avec sa famille.

2025 *J'emporterai le feu*, troisième et dernier tome. J.-C.-V.



Avec « Le Soir » et Premier Chapitre lisez les premières pages de ce livre sur notre site.